

JACQUES SERENA

BASSE VILLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
A QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 A 40 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I A H.-C.VII

© 1992 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{bis} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1408-0

GLISE

Raynaud, la plupart du temps, je décidais de rester couché et de lui parler. Puisque je n'avais pas eu le réflexe de me lever, le virer à coups de pied au cul, il fallait que j'assume. C'était un aigri, Raynaud, un branque, mais je ne lui parlais pas de ça. Des côtelettes non plus je ne parlais pas, j'ai toujours su qu'il allait se taper en cachette des côtelettes au bistrot d'à côté, avec des sous qu'il détournait des recettes. Il escamotait ça dans son slip, se croyait rusé, on ne voyait que ça, son air de chien battu et sa main qui d'un coup plongeait dans sa braguette. Après, il riait nerveusement, ce vieux nul. Il y avait des soirs, un peu naze, j'avais envie de me lever, le battre comme plâtre, mais il aurait absolument voulu se défendre, et il était encore malgré tout assez coriace, il m'aurait fallu dénicher un bon pied de chaise, assez lourd, pas trop, que je puisse soulever plusieurs fois de suite. Il devinait mes pensées, me jetait des regards soupçonneux. Si je faisais mine de remuer, il

criait à l'assassin, mais pas très fort, pour la forme. Je restais couché et je lui parlais. Je me disais bah, qu'il emplisse son slip. Je buvais mon vin, les bouteilles que je me payais, avec les sous que je cachais dans mes chaussettes.

Ça me fait drôle de ne plus le voir, Raynaud, on ne se quittait guère les derniers temps. Pas spécialement parce qu'on s'entendait, pour se surveiller surtout. Mais sur l'estrade on s'entendait. Mais quand on montait sur l'estrade, les derniers temps, avec Raynaud, c'était presque toujours éméchés. Mais là je ne monte plus. Je bois, s'il en reste, ou je reste tranquille sur le matelas. Là j'y suis.

Ça doit faire un moment que j'y suis, tranquille sur le matelas. J'ai soif. J'ai oublié d'ôter mes chaussures. Mais c'est rare que j'y pense. En gros, je donnerais mes chaussures pour une bouteille. S'il n'y avait pas tout ce bagout à calculer pour présenter l'affaire, j'aurais déjà essayé de me lever. Et il faudrait tomber sur le genre pieds nus qui n'aurait plus soif, autant penser à autre chose. Les derniers temps avec Raynaud, c'est bien éméchés qu'on montait sur l'estrade. Mais moi, même naze, même bien naze, je ne tombais jamais dans le plan le plus pénible qu'un artiste puisse se faire, qui est de se prendre à sa propre grimace. J'ai toujours eu ça, ce qu'à une époque les journaux appelaient ma pudeur, ma maîtrise, mais c'était juste que je n'arrivais pas à m'y

croire, là comme ailleurs, à la scène comme à la ville, je parle du temps où les journaux parlaient de moi, de ce que je jouais, écrivais, j'écrivais ce que je jouais. Ou je jouais ce que j'écrivais. Les deux, ça marche dans les deux sens, ça marchait. En gros, je piochais par-ci par-là dans les bouquins des autres, m'arrangeais, collages, racolages, j'arrivais bien à noyer le poisson, tout est là. Ça aurait pu continuer longtemps, j'aurais continué, taxé d'autres choses, dans d'autres bouquins, ça n'est pas ça qui manque, on aurait continué à parler de ma pudeur. Mais je ne pouvais écrire que la nuit venue, et maintenant quand la nuit vient je suis naze. Je l'étais bien aussi, à l'époque, mais juste assez pour avoir envie d'écrire, et pouvoir encore le faire. Et maintenant trop, ces derniers temps. Ça fait pas mal de temps. Alors je reste tranquille, sur le matelas, là j'y suis. Avec mes chaussures. Et personne pour en donner une bouteille. Mais en gros pour pouvoir encore écrire il faudrait encore pouvoir s'indigner, ou avoir peur. On peut, tant qu'on n'en a pas encore assez vu. Sûr qu'on en a tous trop vu, ici dans ce bronx je veux dire, mais il y a ceux qui le disent encore et ceux qui n'ont rien à ajouter. Ecrire, c'est le signe qu'on n'a pas encore son compte.

Le miroir au pied du matelas me renvoie cette espèce de carcasse fatiguée couchée avec ses chaussures. Les chaussures, et on voit le tee-shirt rayé gris et noir, c'est surtout à cause de mon tee-shirt que l'ensemble m'a l'air

familier. Me voir ne me distrair plus. Avant, j'essayais, de me distraire avec moi, mais le familier ne me réussit pas. Je me regardais manger ma boîte de thon à la catalane à l'aide d'une cuillère à dessert, je mangeais vite, je pouvais identifier du thon, je voyais la cuillère aller et venir vite de la boîte à la bouche, puis peu à peu ralentir, et bientôt ne remontant plus. Ne restait que cette gueule, figée. Etrangère, un peu débile, un peu vicieuse. J'essayais de ne pas y rentrer. Parfois on y arrive, c'est arrivé, on peut tenir un moment. On dit : allez vas-y, sors-la ta bulle. Et on regarde la gueule tirant sa langue orangeâtre graissée de sauce catalane.

Tous les matins il s'acharnait, Raynaud, à rédiger un paquet de lettres, ça le conservait dans l'idée qu'il était relié au monde en marche par tout un réseau de fils. Il écrivait souvent à un animateur de radio à la retraite, à une veuve de directeur de salle, à un ex-éclairagiste, à la fille d'une ancienne maîtresse, qu'il aurait fait sauter sur ses genoux, il le disait chaque fois qu'il écrivait, souvent. Il ne leur disait rien de sa vie, qu'est-ce qu'il aurait pu en dire. Il leur racontait les pièces dont il avait lu les comptes rendus, il leur disait : m'est avis qu'entre Chetbounne et la DRAC il y a de l'eau dans le gaz. Il disait : vous pouvez me tutoyer. Ces élans n'étaient guère encouragés, mais il s'obstinait, à envoyer ses lettres, et en plus à en attendre, tous les matins il demandait à la propriétaire s'il y avait du courrier, et il

n'y en avait pas, aucun signe de vie du monde en marche ne nous atteignait ici. Mais pour lui, forcément, la propriétaire volait ses lettres. D'après ce que j'ai pu reconstituer, par bribes, balbutiées de-ci de-là, au long de soirées un peu éméchées, il semblerait qu'un soir, dans une dramatique dont on parlait et où il tenait depuis des mois le grand rôle sur une grande scène, celui d'un beau tyran fou, il se serait pris à son jeu, au point de descendre dans le public caloter à tour de bras des douairières au premier rang. Vu l'air fielleux qu'il prenait quand l'incident lui revenait, je me disais qu'il y avait des questions qu'il ne fallait pas lui poser là-dessus pour l'instant, je me disais : plus tard. Ou jamais, je me disais aussi, j'avais raison. Après ça, il a dû y avoir des femmes, qui l'auraient entretenu, pas très bien entretenu apparemment, de petites veuves, avec de petites pensions. Puis un ancien copain caméraman qui l'a fait prendre pour des figurations dans des feuilletons télé. Mais on l'a vite viré, on ne supportait plus ses caprices. Son physique assez exceptionnel pendant un temps avait relevé tout naturellement d'un monde exceptionnel, avec des lois spéciales, mais l'amertume, le temps, autant dire le vin, l'en avaient vite chassé. Et le monde dans lequel il lui fallait faire une suite semblait maintenant n'obéir qu'aux lois communes votées par des parents d'élèves. Même si les derniers temps il avait encore de l'allure, et encore un air de godelureau, quand